équitable d'ordinaire qu'il est sincère. La cause en est que l'auteur de *Waverley* passe pour un peintre de convention qui a débité le moyen âge en romans moraux pour l'usage des jeunes filles de l'un et de l'autre monde. Cela peut être admis d'*Ivanhoë* ou de tel autre récit du même genre, quoique le souffle épique de ces poèmes en prose mette le poète singulièrement haut. Mais Walter Scott n'est pas seulement épique, il est, pour tout ce qui touche à l'Ecosse, documentaire, comme on dit aujourd'hui, à un rare degré. La vérité des descriptions de *la Dame du lac*, par exemple, est telle que les livres de guide n'ont eu qu'à transcrire les vers de ce poème, et lorsque, soi-même, environné par ces paysages, on prend, non point un roman de chevalerie, mais un des romans modernes, comme *l'Antiquaire*, la vérité des caractères et des mœurs apparaît aussi évidente que la vérité des descriptions. Il y a dans les discours et dans les habitudes des personnages ce je ne sais quoi de parfaitement adapté au milieu, qui démontre l'exactitude. Je suis bien obligé de dire : « ce je ne sais quoi, » car tout est en train de s'en aller de ce monde écossais dont Walter Scott s'est fait l'historiographe. Ici comme ailleurs, la marée de la civilisation moderne afflue, effaçant tout, excepté ce qui survivra à toutes nos civilisations présentes ou passées : la ligne nue des belles montagnes.

VIII

Carlisle, août 1881.

Je viens de visiter plusieurs petites villes écossaises et anglaises : Oban, Inverness, Perth, Aberdeen, Carlisle. Dans chacune de ces petites villes, j'ai séjourné une demi-semaine, allant et venant causant avec l'un, avec l'autre, regardant de mon mieux, écrivant beaucoup de notes. Je voudrais fixer en quelques traits un certain nombre des images qui me restent de ces allées et venues à travers ces rues étrangères, où l'on se répète, en altérant un peu le texte, le mélancolique vers de la *Tristesse d'Olympio* :

La maison me regarde et ne me connaît pas !

... Il y a d'abord une impression saisissante, et qui ne fait que s'approfondir par l'expérience, de physionomie extérieure. Les petites maisons, toutes minces et serrées les unes contre les autres, avec leurs deux étages au plus et le nom du propriétaire gravé sur le cuivre de la boîte aux lettres, disent assez le goût national du *home*, de l'existence séparée et personnelle. Point n'est besoin d'avoir franchi le seuil en mosaïque blanche et noire de beaucoup de ces maisons pour connaître le mobilier qui les garnit. Un tapis de moquette préserve le parquet du salon et de la salle à manger. Un tapis de toile cirée couvre les marches de

l'escalier intérieur. Un feu de charbon brûle dans la cheminée en fonte noire, car il fait très froid, bien que ce soit l'été. Probablement les meubles sont modernes. Aucun bibelot n'encombre les murs, les étagères ou la cheminée. Tout est utile et tourné vers le confort. En revanche, l'éclat neuf de ces meubles semble rendu plus neuf encore par le lustre d'un nettoyage acharné. Avant dix heures du matin, ce ne sont, dans la petite ville, que femmes de charge — en chapeaux ! — agenouillées devant la porte et lavant le carreau, ou debout derrière les vitres et frottant la fenêtre en guillotine. Vers dix heures, la petite ville est parée. Elle se dresse, propre et noire à la fois, sous ce ciel fuligineux qui noie les collines avoisinantes, un ciel opaque, à le couper au couteau, comme on dit en France familièrement, ciel de tristesse et de dureté, qui explique l'âme puritaine mieux encore que les volumes de Thomas Carlyle sur Cromwell. Qui donc a dit : « La créature humaine est le résultat de ce que les lois mettent dans son esprit, — et le climat dans son cœur ? »

... Aucune rue ne ressemble à une autre rue. Entre les rues d'une même ville, l'observateur note des différences de monde à monde. Entre les rues d'un peuple et les rues d'un autre peuple, il y a toute la diversité des races. Si j'avais à définir la rue anglaise, je dirais qu'il n'y passe jamais un

flâneur. Vous connaissez le type de l'homme que la rue de province, en France, nous offre si fréquemment. Le personnage a plus de quarante ans. La sécurité des petites rentes ou de la petite fonction inamovible se devine au calme du pas avec lequel il s'achemine, s'arrêtant ici, s'arrêtant là, causant, regardant, musardant, vers le café, — *son* café, — où depuis des jours et des jours, il prend une demi-tasse, — *sa* demi-tasse, — et lit les journaux, — *ses* journaux. Ces menues applications de l'adjectif possessif rendent bien la profondeur de ces habitudes qui constituent pour cet homme l'avenir de tous les après-midi pendant son âge mûr et sa vieillesse. On ne peut guère plus comparer à ce pas reposé du rentier français le pas inquiet de l'Anglais en affaires, qu'on ne saurait assimiler au café français, rendez-vous de conversation sans objet, les *bars* qui, de loin en loin, ouvrent leur échoppe sur la rue anglaise. Roides et rogues, les buveurs se tiennent debout, avalant du *brandy* ou du *whiskey*. L'excitation par l'alcool est tellement une condition héréditaire de la vie physiologique pour cette race, que même des femmes boivent l'eau-de-vie à ces comptoirs. Particulièrement le soir, les filles en toilette s'arrêtent quelques moments pour se chauffer le sang, non pas avec un petit verre, mais avec un demi-grand verre de cet âcre *brandy*. Aussi maint ivrogne se rencontre-t-il dans la rue, mais un ivrogne anglais est d'ordinaire silencieux et stupéfié. Le sens de cette expression sinistre : « ivre-

mort» se comprend ici en sa pleine rigueur. Cette ivresse solitaire, morne et concentrée, ne ressemble non plus en rien à l'ivresse du Français, gaie ou agressive, mais toujours sociable. La qualité de nos excitations n'est-elle pas un des signes les moins douteux de la qualité de notre nature?

... A beaucoup parcourir la petite ville, et à regarder les figures qui vont et viennent, la vérité si fortement marquée par M. Taine dans ses *Notes sur l'Angleterre*, reçoit une confirmation indiscutable, à savoir que l'étoffe humaine est ici plus rude, partant le travail plus dur, partant le plaisir moins délicat. Même il semble que derrière ces faces flegmatiques se cachent des âmes à jamais étrangères à l'idée de la sensation heureuse. Les costumes des personnes de la classe bourgeoise sont d'une correction achevée. En Ecosse, plusieurs portent la jupe nationale, le *kilt*, de la même nuance que le veston. Le genou est nu. Mais si le *gentleman* n'a pas cette correction achevée, c'est presque toujours une incroyable extrémité de négligence. Il n'y a guère de milieu entre la parfaite tenue et l'ignoble, la sordide misère. Un certain laisser-aller de toilette, à demi élégant, à demi abandonné, qui fait l'habitude de la classe moyenne en France, n'existent pour ainsi dire pas ici. En revanche, il y a des hideurs de mise dont l'équivalent ne se trouverait chez nous qu'à Paris

et dans la plus dégradée des bohêmes. Le chapeau haut de forme domine ces haillons avec son air de dignité officielle, comme il domine la malle que le porte-faix a chargée sur son épaule, toujours coiffé de cette éternelle cheminée.

Et je n'aurais pas pour chapeau
Une cheminée!...

dit quelque part le poète Maurice Bouchor.

... Je m'arrête devant tous les étalages de libraires. Même dans les gares, il n'y en a pas un qui ne contienne les œuvres des principaux poètes. Shakespeare, Milton, Byron, Burns, Tennyson sont partout, et partout même les moins populaires : Moore, Wordsworth, Kirke, White, Coleridge. Comparez l'indigence d'auteurs classiques d'une librairie de gare française. Il me semble qu'il faut voir là un signe du sérieux de l'intelligence anglaise. Beaucoup plus de gens lisent et de meilleurs livres. Cela explique la rare valeur des œuvres que composent des femmes qui se mettent à écrire pour gagner quelque argent. Elles se trouvent avoir des connaissances, sinon du style, parce qu'elles ont toujours appris. Presque chaque famille est abonnée à une «bibliothèque circulante», qui, chaque mois, lui fait parvenir un choix de volumes. D'autre part, cette lecture plus générale des poètes rend la poésie chose beaucoup moins artificielle et littéraire que chez nous. Si Lamartine, Victor Hugo

et Musset ont pénétré profondément dans notre vie nationale, ç'a été, les deux premiers (1), pour des raisons de politique. Une réaction religieuse a fait la gloire du premier, comme la haine de l'empire a fait la gloire du second. Avouons aussi que l'auteur de *Rolla* doit surtout sa haute situation de poète de la jeunesse aux côtés coupables de son beau talent. De cet étonnant mélange d'idéale fantaisie et de libertinage, c'est surtout le libertinage que les jeunes gens ont remarqué. — Mais des poètes qui entrent dans la vie de chaque jour, qui servent à la consommation quotidienne de notre sensibilité, si l'on peut dire, nous n'en avons point dans le domaine de la poésie pure. Les Anglais en ont dix ou quinze. Un voyageur a dit qu'il était impossible de visiter la hutte d'un trappeur américain sans y rencontrer la Bible et Shakespeare. Pour la Bible surtout la formule est vraie, si vraie que, dans tous les hôtels de la province et sur toutes les tables de nuit, vous trouverez un exemplaire de l'Ecriture sainte.

... Ces caractères se complètent. Le climat pénible fabrique la créature plus violente et moins voluptueuse, donc plus brutale et moins délicate. Il la rend aussi plus silencieuse et plus réfléchie, par-

(1) Voir dans le premier volume des *Études et Portraits* (*notes d'Esthétique*), et à propos du *Parnasse*, le développement complet de cette thèse. (P. 249 et suiv.)

tant moins sociable et plus capable d'idées personnelles. Sur une place publique de Carlisle, l'autre jour, je me mêlai à une foule qui se pressait autour d'une statue. Sur le socle, debout, un homme parlait, prêchant sur la Bible, et non point en pasteur, mais en homme du peuple, que tous écoutaient sans sourire. Il était à peine descendu qu'un autre prit sa place. Je demande à mon voisin qui sont ces gens. « Le premier était un tailleur, celui-ci est un épicier, » me dit-il. Vous voyez d'ici le *haro* d'une foule française, l'intervention de la police. L'épicier parle moins véhémentement que le tailleur, il cite des textes saints, discute les opinions de son prédécesseur. Personne ne sourit ou ne siffle. De tels traits de mœurs n'expliquent-ils pas beaucoup de choses de la vie anglaise, tant contemporaine qu'historique?

IX

Carlisle, août 1881.

La physionomie et la psychologie d'une contrée se reconstruisent avec une extrême fidélité par l'étude des chansons populaires qui ont poussé comme des fleurs dans les vallées, au bord des lacs, sur les montagnes. Etude savante et qui touche à l'histoire en même temps qu'aux lettres. Le voyageur ne saurait l'entreprendre dans la dissipation de ses heures de vagabondage. Il peut

du moins feuilleter un recueil de ces chansons, en lire une ici, une autre là, et se procurer ainsi un commentaire unique des paysages qu'il traverse, — carte muette que les chansons nationales font vivante et peuplée. C'est là un guide d'un nouveau genre, mais singulièrement suggestif et précis. J'ai suivi la règle que je formule ici, dans mes trop courtes promenades à travers l'Ecosse, et le recueil de ballades que j'ai feuilleté m'a paru d'une saveur assez originale pour mériter d'être analysé. Ce recueil, que je recommande aux amateurs de ces curiosités littéraires, a été classé par M. Alexandre Whitelaw. Il est distribué en quatre parties : ballades mêlées, — ballades de frontières, — ballades des fées, — ballades des guerres civiles. Voici d'abord quelques-unes des ballades de la première partie.

La forme de ces ballades, comme dans presque tous les pays, est le dialogue sans introduction préalable, expliquant le sujet par le seul cliquetis des demandes et des réponses. Je prends au hasard le début d'une de ces chansons qui a pour scène la baie du Loch Ryan sur la mer d'Irlande et qui s'appelle *la Fille du Loch Ryan*. Elle a trait, comme beaucoup d'autres, à un de ces amours disproportionnés qui ont fait le malheur de tant de jeunes femmes du peuple, éprises du seigneur, et se heurtant contre les répugnances invincibles de

la famille noble. Mais la banalité de l'histoire est sauvée par l'étrange mise en œuvre qui fait de cet ensemble un petit poème digne de Gœthe ou de Henri Heine.

« Oh ! qui chaussera mon joli pied ? — et qui gantera ma main ? — et qui lacera mon corsage — avec une longue, longue bande de toile ?

« Et qui peignera mes longs cheveux blonds — avec un peigne d'argent neuf ? — et qui sera le père de mon jeune fils — jusqu'à ce que lord Gregory revienne ? »

Puis, quand son père, sa mère et sa sœur lui ont promis de la parer et de s'occuper de l'enfant, elle dit :

« Je prendrai un joli bateau, — je naviguerai sur la mer, — et j'irai à lord Gregory, — puisqu'il ne peut venir à moi. »

Alors elle prit un joli bateau, — pour naviguer sur la mer salée. — Les voiles étaient de soie couleur vert d'eau, — les cordes de taffetas.

Elle n'avait pas navigué vingt lieues, — vingt lieues seulement et trois, — qu'elle rencontra un pirate, — et toute sa compagnie...

Ce pirate indique à la jeune femme la tour de lord Gregory, « imposante, surplombant la mer claire et brillante», et alors :

Elle vogua tout autour, tout autour du rocher, — et fort, bien fort, elle cria : — « Brisez-vous, brisez-vous, charmes de féeries, — rendez la liberté à mon vrai amour. »

Elle prit son jeune fils dans ses bras, — et vint jusqu'à la porte, — et longtemps elle frappa, et longtemps elle appela ; — mais de réponse elle n'eut point.

— « Oh ! ouvrez la porte, lord Gregory, — ouvrez la porte et laissez-moi entrer, — car le vent secoue ma chevelure blonde, — et la pluie dégoutte sur mon visage... »

— « Au loin, au loin, mauvaise femme, — vous n'êtes pas

venue pour le bien, — vous n'êtes qu'une sauvage sorcière — ou une ondine des flots... »

— « Je ne suis pas une sauvage sorcière, — ni une ondine de la mer, — mais je suis Annie du Loch Ryan, — Oh ! ouvre-moi la porte... »

— « Si tu es Annie du Loch Ryan, — comme je ne crois pas que tu le sois, — dis-moi quelques-uns des gages d'amour — qui nous ont unis jadis, toi et moi... »

— « Ne vous souvenez-vous pas, lord Gregory, — lorsque nous étions assis dans le verger, — nous échangeâmes les bagues de nos doigts, — et je puis te montrer la tienne.

« La vôtre était bonne, et bonne assez, — mais la meilleure était la mienne, — car la vôtre était de bel or rouge, — et la mienne de beau diamant.

« Oh ! maintenant, ouvre la porte, lord Gregory, — ouvre la porte, je te prie, — car ton fils est dans mes bras — et sera mort avant le jour... »

Le dialogue continue, coupé par la pluie et les vents, jusqu'à ce que la pauvre fille du Loch Ryan s'éloigne désespérée. Au matin, lord Gregory dit à sa mère : « J'ai rêvé un rêve, ma mère, — et je désire qu'il soit vrai, — que la jolie fille du Loch Ryan était à la grille du château. » La mère lui raconte qu'en effet la fille est venue, mais que, la prenant pour une sorcière, elle, la mère, l'a chassée. Lord Gregory s'élance sur le rivage et trouve le corps d'Annie et de l'enfant roulés par les vagues.

Et d'abord il baisa sa joue vermeille, — et il baisa son menton, — et il baisa ses lèvres roses, — mais il n'y avait pas de souffle dedans.

— « Oh ! maudite soit ma cruelle mère, — puisse-t-elle mourir de male mort ! — Elle a chassé de ma porte mon vrai amour, venu de si loin vers moi.

« Oh ! maudite soit ma cruelle mère, — puisse-t-elle mourir de male mort ! — Elle a chassé de ma porte la blonde Annie, — qui est morte d'amour pour moi... »

Composition savante, progression poignante de l'intérêt, choix industrieux des détails, que manque-t-il à ce morceau pour être classique dans le genre, que d'avoir été repris par quelque poète célèbre? Et que manque-t-il, sinon une consécration pareille, à cette autre qui s'appelle « le Faucon », et qui achève par des détails d'une couleur bien écossaise le récit d'une aventure analogue à celle de Roméo et de Juliette?

Ce poème commence par un dialogue entre un jeune chasseur et son faucon. L'homme supplie l'oiseau d'aller vers sa maîtresse dans le Sud, et de lui remettre un billet. L'oiseau demande comment il la reconnaîtra, et c'est un prétexte à la description de la jeune fille :

— « Sûrement tu reconnaîtras mon vrai amour, — aussitôt que tu la verras ; — car, de toutes les fleurs de la blonde Angleterre, — la plus blonde fleur, c'est elle.

« Le rouge qui est sur la joue de ma bien-aimée — est comme des gouttes de sang sur la neige, — le blanc qui est sur son sein nu, — comme l'écume de la pointe des vagues.

« Et toujours, à la porte de ma bien-aimée, — croît un bouleau verdissant ; — et tu pourras t'y cacher et y chanter, — quand elle ira vers l'église.

« Et vingt-quatre blondes dames — iront pour la messe, — mais tu reconnaîtras bien ma dame, — car c'est la plus blonde dame qui soit là... »

Le faucon part avec la lettre d'amour sous son aile; il reconnaît la jeune fille aux indications

données par l'amant; il s'est perché sur l'arbre et il chante.

Et d'abord il chanta une note basse, basse; puis il en chanta une claire, claire, — et le refrain de la chanson était : — «Votre vrai amour ne peut venir ici... »

— « Allez jouer, allez jouer, mes filles, — la danse vous amusera, — tandis que je vais à ma lucarne — écouter le joli oiseau.

« Chante, chante, mon joli oiseau, — le chant que tu chantais hier, — car je reconnais à ta douce chanson — que mon amant t'a regardé... »

D'abord il chanta une chanson gaie, — puis il en chanta une grave, — puis il becqueta ses plumes grises, — et il lui donna la lettre...

Alors s'avisant d'une ruse singulière, la jeune fille donne rendez-vous à son amant à l'église de Sainte-Mary, la première sur la route qui va d'Angleterre en Ecosse, puis elle demande à son père d'être enterrée à cette église et boit un breuvage qui la rend comme morte. Voilà que ses sept frères l'emportent jusqu'à l'église fixée, où se tenait lord William, le maître du faucon.

— « Posez, posez la bière, dit-il, — et laissez-moi la regarder. » — Et sitôt que lord William eut touché sa main, — la couleur commença de lui revenir.

Elle brilla comme la fleur de lis, — jusqu'à ce que sa pâleur fût passée, — puis avec sa joue rose et sa lèvre de rubis, — elle sourit à son amour.

— « Un morceau de votre pain, mon seigneur, — et un verre de votre vin, — car j'ai jeûné ces trois longs jours, — le tout pour votre bonheur et le mien... »

Dernière strophe d'une jovialité qui contraste vivement avec la nuance toute romanesque du reste du poème, et qui m'amène naturellement à une

chanson vraiment gaie et familière, presque dans le goût du *Décameron*, sur l'aventure d'un clerc amoureux.

La scène, cette fois, est dans Edimbourg.

La blonde jeune May remontait la rue — pour acheter un poisson blanc, — et un joli clerc tomba en amour pour elle, — et il la suivit sur l'heure, — et il la suivit sur l'heure...

— « Oh! où demeurez-vous, ma jolie fille? — Je vous prie, dites-le-moi, — car lorsque la nuit sera toute noire, — j'irai vous rendre visite, — j'irai vous rendre visite. »

— « Oh! mon père ferme la porte à clef, — et ma mère garde la clef, — et vous seriez le plus rusé mendiant — que vous ne pourriez venir à moi... — que vous ne pourriez venir à moi... »

Le clerc, encouragé sans doute par le clignement d'yeux et le sourire qui accompagnent cette réponse, part avec son frère, menuisier de son état, qui lui fabrique une échelle. Les deux garçons montent jusqu'au faîte de la cheminée. Le clerc passe à sa ceinture un crochet attaché à une corde dont son frère tient l'autre extrémité, puis il se laisse couler jusque dans la chambre où dorment la jeune fille et ses parents.

La vieille mère qui ne dormait point, — entendit qu'on disait quelque chose. — « Je donne ma vie, » dit la pauvre femme, — « qu'il y a un homme auprès de notre fille, — qu'il y a un homme auprès de notre fille. »

Le vieux père sortit du lit — pour voir si la chose était vraie; — mais elle avait pris le joli clerc dans ses bras, — et le couvrit avec sa couverture bleue, — et le couvrit avec sa couverture bleue.

— « Oh! où allez-vous, mon père, » dit-elle, — « où allez-

vous si tard ? — Vous m'avez troublée dans les prières du soir ; — elles étaient si douces, — si douces. »

— « Sois maudite, stupide vieille femme, — et meurs de male mort. — Elle a le livre saint dans les mains, — et elle prie pour toi et moi, — prie pour toi et moi... »

La vieille mère se lève alors elle-même, et, dans l'obscurité de la chambre où elle marche à tâtons, sa robe se prend au croc qui flotte au bout de la corde. Le frère, sentant qu'un poids alourdit la corde, s'imagine que le clerc veut remonter, il tire à lui, et voilà que la vieille mère se sent enlevée en l'air, et pousse des sanglots, tandis que son mari lui dit sentencieusement que si le diable l'emporte, c'est bien fait, puisqu'elle a cette manie de ne jamais vouloir rester tranquille à dormir « durant la longue nuit d'hiver... »

Ces trois ballades, choisies entre plus de cinquante, donneront-elles une idée du mélange de poésie septentrionale et de belle humeur qui paraît constituer le génie écossais, puisque nous le retrouvons dans les bons romans de Scott et dans les chansons de Burns ? J'essayerai, en traduisant quelques ballades de féerie et de guerre, de déterminer plus nettement encore le caractère de ces œuvres populaires, le trait toujours exact, la simplicité des images, le dessin serré du récit, autant de qualités que nous ne possédons, nous autres, écrivains de réflexion, qu'avec un effort. Elles sont l'apanage inné de ces trouvères anonymes, auteurs

de chants nationaux, sur les bords de la Clyde comme sur les bords de la Loire et sur les bords du Rhin. Les dilettantes de lettres me sauront gré d'avoir apporté quelques exemples de plus à cette vieille thèse chère à Gœthe, que le plus grand des artistes, dans l'ordre de la poésie comme dans tous les autres, c'est la simple, la spontanée, la divine nature.

X

Carlisle, août 1881.

Après avoir étudié celles des chansons nationales d'Ecosse qui sont classées sous l'étiquette de « ballades mêlées », dans le recueil de M. Whitelaw, je voudrais donc résumer quelques-unes des chansons de féerie, et, à ce propos, je transcris quelques détails que j'ai lieu de croire peu connus sur les légendes de fées.

La croyance aux fées est, comme on sait, plus particulière aux peuples du Nord. Le langage saxon atteste l'existence dans les plus antiques légendes septentrionales des génies de toute sorte. Il y avait les *dun-elfen* ou elfes des plaines, les *berg-elfen* ou elfes des collines, et aussi ceux des champs, des bois, de la mer et des eaux. Il ne faut

pas beaucoup de promenades dans les paysages de brumes pour comprendre quels troubles d'imagination présidèrent à la naissance de ces fantômes. Le voyageur solitaire qui voyait, à la nuit tombante, les vapeurs blanches traîner au creux des vallées, se déchiqueter aux pointes des sapins, s'épaissir sur le lac obscur, prêtait aisément la vie aux formes mouvantes qui trompaient ses yeux, égaraient ses pas et se nuançaient au clair de lune de vingt couleurs fantastiques. A cette première impression des nerfs épouvantés, — impression physique et non réfléchie, — d'autres influences vinrent comme donner un contour plus précis. Le climat a fourni, comme toujours, ce que les chimistes appelleraient le cristal préalable, nécessaire pour que la cristallisation entière s'accomplît. On comprendra mieux toute une portion de littérature du Nord par une analyse, même sommaire, de ce travail populaire, d'où sont issues les histoires de fées mises en œuvre depuis par des poètes comme Shakespeare, Shelleh, Henri Heine.

Dans les contrées du Nord, plus encore que partout ailleurs, les anciennes races, favorisées par les conditions matérielles, survécurent à la conquête. En Scandinavie, les *Fins*, en Ecosse les *Pictes*, pour ne citer que deux exemples, se réfugièrent dans la montagne devant l'envahisseur, et la curiosité populaire ne tarda pas à considérer comme des êtres fantastiques ces dangereux et irascibles habitants des gorges et des forêts. C'est sans doute à cette première confusion qu'il con-

vient de rapporter la légende qui nous montre les elfes comme les gardiens de trésors cachés et comme les habiles ouvriers d'armes de guerre. Je citerai parmi les récits innombrables qui mentionnent cette adresse particulière des génies de la montagne, la poétique légende du roi scandinave Suafurlami. Il revenait de la chasse, et, s'étant égaré dans les montagnes, il rencontra deux nains assis devant une caverne. Il s'empara d'eux et ne les laissa s'échapper qu'à la condition qu'ils lui promissent une épée capable de fendre les pierres et le fer. Les elfes lui forgèrent la fameuse épée *Tirfing*. « Elle te rendra invincible, » lui dirent-ils; « mais elle commettra trois meurtres horribles, et ce sera ton châtiment... »

Un autre récit qui vient des îles les plus lointaines nous expose les infortunes d'un bourgeois de Berghen, nommé Jonas, « qui fut gardé par les esprits dans la montagne, durant l'espace de sept ans. » Ces sortes de captivités, fort explicables pour quiconque se rappelle les mœurs des *outlaws* de tous les temps, étaient l'objet d'interprétations mystérieuses, et la crainte d'être enlevé par les elfes devint si générale que la plupart des chansons de féerie ont pour fondement quelque rapt d'enfants ou d'hommes faits. — Je traduis quelques fragments de ballades écossaises relatifs à cette superstition.

« ... Oh! Alison Gross, qui vit dans une tour, — la plus laide sorcière de la contrée du Nord, — m'a enlevé un jour dans son bosquet, — et elle m'a tenu de bien beaux discours.

« Elle a lavé ma tête, elle a peigné ma chevelure, — elle m'a forcé de m'asseoir sur ses genoux — et elle m'a dit : « Si tu veux être mon fidèle serviteur, — vois les nombreux objets que je te donnerai. »

« Et elle m'a montré un manteau d'un rouge écarlate, — avec des fleurs d'or et des franges d'or, — et elle m'a dit : « Si tu veux être mon fidèle serviteur, — ce beau présent sera pour toi... »

et dans la célèbre ballade du *Jeune Tamlane :*

« ... Quand j'étais un garçonnet juste autour de neuf ans, — mon oncle me fit demander, — pour chasser, fauconner, chevaucher avec lui, — et lui tenir compagnie.

« Et il souffla un vent du Nord, — un vent du Nord et une tempête, — et un sommeil de mort s'abattit sur moi, — et je tombai de mon cheval.

« La reine des fées maintenant me garde, — dans sa colline verte, pour y demeurer ; — et je suis un elfe léger et mince. — Blonde fille, ne le vois-tu pas ?... »

Les croisades, en révélant aux hommes du Nord la poésie orientale, eurent leur contre-coup jusque sur la légende des fées. Walter Scott considère, à tort ou à raison, le mot *fairy* comme une corruption du mot *peri*. A coup sûr, c'est d'Orient que viennent ces enchanteresses délicieuses qui s'éprennent de beaux chevaliers, s'en font épouser ou s'en vengent cruellement. La péri, célébrée par les vieux poètes de la Perse, apparaît dans les romances d'Europe sous les noms divers de *Mourgue la faye*, sœur du roi Arthur, d'*Urgande*, protectrice d'Amadis de Gaule, et jusque chez Arioste, nous la retrouvons dans la *fata Morgana*. Un préjugé écossais voulait que le fondateur de la dynastie anglaise, Geoffroy Plantagenet, eût épousé une de ces fées, et un vieux chroniqueur, pour expliquer la cruauté

d'Edouard Ier, consacre un chapitre à démontrer « comment les rois d'Angleterre descendent du diable, du chef de leur mère ». La ballade de *Sir Oluf* repose précisément sur la rencontre d'un chevalier et d'une fée. Leconte de Lisle a donné dans ses *Poèmes barbares* une adaptation très réussie d'une ballade analogue :

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les elfes joyeux dansent dans la plaine.

Le morceau original est plus net pourtant, plus ferme, et vaut qu'on le lise :

Sir Oluf, le blond, a chevauché en hâte, — très en hâte vers la fête de ses noces.

Et légèrement les elfes, si minces et si libres, — dansent tout autour de l'arbre aux feuilles vertes.

Et ils dansent quatre, et ils dansent cinq. — La fille du roi des elfes danse parmi eux.

Elle tend sa main à sir Oluf, si belle et si libre. — « O salut, sir Oluf, viens danser avec moi... »

— « Danser avec toi, je n'ose ni ne puis. — C'est le matin de mon jour de noces. »

— « Oh ! viens, sir Oluf, et danse avec moi. — Je te donnerai des bottes en peau de daim .

« Des bottes en peau de daim, si belles et si souples, — avec des éperons d'or si riches et si rares. »

Et elle va, multipliant les promesses, tunique de soie, heaume d'argent ; et comme sir Oluf refuse toujours, elle touche seulement son cœur. — Le chevalier devient si pâle qu'à son arrivée sa mère s'inquiète. Il n'attend même pas sa fiancée et le cortège. Il retourne dans la forêt où on le trouve gisant à terre et mort.

Tôt dans le matin, quand arriva le jour, — trois cercueils furent portés hors du château.

Celui de sir Oluf le loyal, de sa fiancée si blonde — et de sa mère, morte de chagrin et de souci.

Et légèrement les elfes, si minces et si libres, — dansent tout autour de l'arbre aux feuilles vertes...

Deux autres influences apparaissent visibles dans la conception de ces légendes : celle des idées de chevalerie, et celle aussi, persistante à travers les âges, du paganisme local. La reine des fées, transformée en Diane, s'identifie avec l'antique Hécate. D'autre part, les chevauchées des *Fairy knights* ou chevaliers enchantés, sont un thème ordinaire des chanteurs du Nord. Une vieille ballade d'*Orfeo and Heurodis* nous permet de bien saisir l'étrange modification que subissent les symboles païens, filtrés à travers les troubles et maladives songeries des Saxons. Heurodis est la femme d'Orfeo et la reine de Winchester! Orfeo lui-même descend de Pluton par son père, et, par sa mère, de Junon. Endormie à midi sous un arbre magique, Heurodis aperçoit en rêve le roi des fées « avec cent chevaliers et pages, — et des demoiselles cent aussi — sur des chevaux blancs comme neige. — Blancs comme neige étaient ses vêtements. — Jamais elle n'avait vu — d'aussi belles créatures. — Le roi avait une couronne sur la tête, — qui n'était ni d'argent ni d'or rouge, — mais elle était de pierres précieuses, — et brillante comme le soleil... » Sous peine d'être mise en pièces, le roi lui ordonne de revenir le lendemain à la même heure devant

l'arbre magique, pour passer avec lui dans la terre de féerie. Heurodis raconte cette vision à Orfeo qui arrive au rendez-vous avec ses chevaliers. La reine lui est enlevée au milieu du cortège. Orfeo désespéré se réfugie dans la solitude avec sa harpe. Une chasse féerique passe un jour auprès de lui. Reconnaissant sa femme parmi les dames, il suit la chasse, et alors : « Il entra dans une contrée magique, — aussi brillante que les beaux jours d'été, — unie et plate et toute verte, — où pas une colline n'était à voir. — Au milieu il aperçut un château, — riche et royal, et merveilleusement élevé; — et toute la muraille du dehors — était claire et translucide comme le cristal, — et cent tours avec des arches d'or fin, — sur des piliers d'or bronzé... » Introduit devant le roi, Orfeo joue de la harpe et obtient la grâce de sa femme, qu'il ramène à Winchester sous la fatale condition de la mythologie grecque.

C'est surtout au bord de la mer que s'accomplit le mélange entre le monde de la chevalerie et le monde de la féerie. La ballade du Démon-Amant met en scène un de ces chevaliers de l'Océan qui prend la forme d'un ancien amoureux pour séduire une jeune femme. Elle va céder :

« Mais si je quitte mon cher mari — et mes deux enfants aussi, — qu'aurai-je à moi, qu'aurai-je à moi, — si je m'en vais avec vous ?... »

— « J'ai sept vaisseaux sur la mer, — le huitième m'a porté à terre, — avec vingt-quatre vieux mariniers, — et de la musique sur chacun... »

Elle a soulevé ses deux petits enfants, — elle leur baise la

joue et le front. — « O adieu donc, mes deux pauvres enfants, — car je ne vous reverrai plus. »

Elle mit son pied sur le bateau. — Pas un marinier n'était là, — mais les voiles étaient de taffetas, — et les mâts étaient d'or solide.

Elle n'avait pas navigué une lieue, une lieue, — une lieue et encore trois, — qu'elle commença à perdre contenance, — et que l'épouvante troubla ses yeux.

Les mâts, qui étaient comme de l'or solide, — ne tremblaient pas sous les coups de mer, — et les voiles, qui étaient de taffetas, — ne s'enflaient pas sous la brise d'ouest...

Bref, le vaisseau est celui d'un chevalier féerique, lequel finit par casser le grand mât d'arrière avec sa main, le mât du devant avec son genou. « Il brisa le joli vaisseau en deux, — et entraîna la femme au fond de la mer. »

Péris et chevaliers sont l'aristocratie de la terre des féeries. D'autres esprits, plus familiers et moins étonnants d'aspect, habitent les maisons mêmes des paysans, les jardins et les champs. Ils se manifestent d'ordinaire sous la forme de petits hommes vêtus de vert. Malicieux et vindicatifs, ces esprits peuvent aussi rendre des services, témoin le *Brownie de Fearnden*. Les Ecossais désignent sous le nom de Brownie une classe d'esprits attachés aux vieilles maisons.

Il vivait un homme à Norinsyde, — du temps où James était le maître. — Il avait une maison belle et grande, — et des serviteurs neuf ou dix.

Il avait un serviteur demeurant non loin, — qui valait mieux

que tous les autres, — et qui était-ce ? demanderez-vous. — Le brownie de Fearnden.

Quand il y avait à couper du blé, — ou bien à filer et à laver, — il avait une heure bien occupée la nuit, — entre minuit et une heure.

Et même quand la neige était bien haute, — et que la pluie était bien battante, — il faisait une course en un moment, — le brownie de Fearnden...

S'ils sont aussi plus amis des paysans, ces *bons voisins*, comme les appelle le langage populaire, ont aussi une existence plus analogue à celle que les vers du grand poète du seizième siècle nous révèlent dans sa *Tempête*.

« Mais nous qui vivons en pays de fées, — nous ne connaissons ni maladie, ni peine ; — je quitte mon corps dès que je veux, — et je le reprends de nouveau.

« Je quitte mon corps quand cela me plaît — et j'y reviens à mon gré. — Nous pouvons habiter tout à notre aise — ou bien la terre ou bien l'air.

« Notre taille et notre corpulence nous pouvons changer — soit en grandeur, soit en petitesse. — Une vieille coquille de noix nous est aussi commode — que le *hall* le plus élevé.

« Nous dormons dans des boutons de rose parfumés et doux, — nous nous ébattons dans les courants, — nous folâtrons légèrement sur le vent, — et nous nous glissons sur un rayon de soleil... »

Pour tirer de ces strophes spontanées la matière des couplets d'Ariel ou de Puck : « Sur le dos de la chauve-souris je m'envole, — à la fin de l'été, gaiement... » il suffisait d'un poète de génie, et ce poète s'est appelé Shakespeare. Je ne regretterai pas les difficultés que présentait une traduction, même médiocre, de ces nombreux vers composés en patois écossais, si j'ai donné à quelques lecteurs la

CAPILLA ALFONSINA

tentation de rouvrir les délicieuses comédies où le plus grand des Anglais a immortalisé, en les revêtant du plus somptueux manteau d'images, les types gracieux des elfes et des génies. Je vais les relire, ces comédies, *la Tempête* et *le Songe d'une nuit d'été*, dans le train et sur le bateau qui m'emporteront loin des sauvages montagnes de la sauvage Ecosse où je reviendrai souvent en pensée, grâce à la magie de ce dernier bon génie, le seul Ariel que le poète moderne ait à son service — le Rêve.

III

LES LACS ANGLAIS (1)

I

Nous achevions de dîner sur la terrasse à l'italienne d'un petit restaurant des Champs-Elysées, tout voisin du Cirque, minuscule terrasse où l'on ne peut guère tenir plus de quatre, et où nous avons tant causé, les plus paresseux de nos amis et moi, par des soirs d'été. Les étoiles brillaient à travers les branches à peine remuées des arbres qui montaient jusqu'à la balustrade. A nos pieds, les cordons de gaz enguirlandaient le jardin silencieux d'où les derniers dîneurs étaient partis. Le roulement des voitures qui allaient au Bois, emportant quels bonheurs ou quelles mélancolies? s'alanguissait

(1) Les lacs anglais dont il est question ici sont les lacs des comtés de Cumberland et de Westmoreland, célèbres à cause du séjour dans ce district, au commencement du siècle, de Woodsworth et de Southey, de Coleridge et de Quincey, les principaux écrivains de l'école dite des lakistes. La date de ce voyage lui-même est l'été de 1882.

CAPILLA ALFONSINA